

Kusen du 01 janvier 2017

Dans le zen il est souvent question de dualité. Mais en définitive la dualité existe partout. Il y a le jour, la nuit, il y a la lumière, l'ombre. Lorsque nous parlons de dualité, on parle principalement des oppositions que l'on met entre les deux, ce qui découle de cette opposition c'est le j'aime ou je n'aime pas, je veux ou je ne veux pas. C'est comme les objets de nos sens. Par exemple souvent les gens sont dérangés par le fait de garder les yeux ouverts pendant zazen. Ce faisant ils ont l'impression de pouvoir mieux pratiquer, ils ne sont pas dérangés par les objets visuels. Mais en définitive ce ne sont pas les objets visuels qui dérangent mais ce qu'on en fait. C'est à dire que dès lors où le mental s'en empare et joue son rôle discriminant. Il en va de même avec tous les autres sens. Parfois on entend les cloches et ça dérange, une autre fois on entend le voisin marteler sur quelque chose et ça dérange. Parfois l'odeur de l'encens dérange. Être dérangé c'est le sujet même de la dualité, la dualité organise les je veux ou je ne veux pas.

Un jour un moine qui pratiquait dans un Temple qui était bruyant selon lui: il y avait le bruit du tenzo dans la cuisine, le bruit du bois, du tambour, des cloches. La nuit il y avait le ronflement de ses collègues, les odeurs... Un jour il est allé voir le responsable du temple et lui dit « je pars ! » ce Temple est beaucoup trop bruyant. Cherchant le silence il est allé dans la forêt dans un vieil ermitage. Mais là aussi, le moine était dérangé, par le chant des oiseaux, le vent qui faisait danser les feuilles, le ruisseau qui coulait dans la montagne à nouveau il était insatisfait. Le moine était complètement pris dans le désir et le rejet, il était dans la souffrance, dans l'insatisfaction.

On est toujours insatisfait par rapport à ce que l'on n'a pas c'est le contenu du premier enseignement du Bouddha, de « dukkha » la souffrance. Avoir ce que l'on ne veut pas, ne pas avoir ce que l'on voudrait. Le mental s'accroche à ces deux aspects de la dualité, sans comprendre que c'est la nature même de notre existence: c'est une réalité incontournable. Un poème zen dit « aussi belle que soit la rose elle fane, aussi indésirable est la mauvaise herbe elle pousse ». Maître Sôzan dans le shinjinmei dit « avoir l'esprit libre c'est être sans amour et sans haine », les deux sont le simple fruit de l'attachement. Évidemment quand on entend qu'il faille être sans amour on est surpris, mais l'amour et la haine dont parle maître Sôzan ce n'est pas l'amour et la haine en tant que tel, mais l'attachement qu'on porte à l'un ou à l'autre, la dualité à ce moment-là est cause de souffrance. Il y a des choses que l'on aime, d'autres que l'on n'aime pas, évidemment on ne va pas courir après les choses que l'on n'aime pas, mais malheureusement au contraire on s'attache aux choses que l'on

aime et le résultat est identique. Se libérer de ce genre de dualité c'est suivre le sentier du juste et celui-ci commence par la compréhension juste. Autrement dit sortir de l'ignorance, à ce moment-là la pensée devient juste, il en découle la compréhension juste, la parole juste, l' action juste, le moyen d'existence juste et les pratiques justes.

Le juste n'a d'existence, de réalité que dans le maintenant. Sortir du temps du passé et du futur, maintenant, ici, qu'est-ce qui est juste ? Cette question devrait être la seule et unique question de chaque instant.

Un maître de l'école rinzaï dit « maintenant que manque-t-il ? »